Heurs et malheurs d'un vélo sans valeur

Une foule dense se presse entre les deux enfilades d'étals improvisés qui encadrent la chaussée. La procession désordonnée avance à pas lents, tandis que les butineurs fouillent du regard, de part et d'autre, les amas disparates dressés sur les tréteaux ou pêle-mêle à même le sol. Parfois l'un d'eux s'approche, prend un objet en main, l'examine et demande son prix. Plus rarement, l'affaire se conclut et il repart tout sourire, un vieux microsillon ou un vase baroque sous le bras, alors que le vendeur d'un jour serre quelques pièces au creux de sa main avec le sentiment grisant de n'être pas venu tout à fait pour rien.

Je suis là, au milieu de cet univers grouillant, posé contre une vieille table de camping, entre un balai-brosse à demi chauve et un râteau en bois largement édenté qui s'adossent sans vergogne à mon cadre. Nul ne semble me prêter attention. Combien de dimanches ai-je ainsi passé à contempler des

fleuves d'humains qui s'écoulent lentement au milieu des rebuts exposés de leur quotidien ?

Cela me donne tout le temps de rêver, de laisser mes souvenirs s'écouler au rythme des badauds, comme un vieux film de famille un peu flou qui vous ramène très loin dans le passé.

L'image la plus ancienne est celle d'un jeune homme aux cheveux en brosse qui pédale allègrement sur une large avenue presque déserte. De chaque côté, de belles villas blanches aux toits en terrasse émergent de la végétation généreuse des jardins. L'air est tiède, la mer très proche et tout ici inspire à la douceur de vivre. Sans forfanterie, j'ai l'allure flatteuse d'une élégante bicyclette de ville : cadre bleu ciel et finitions soignées, guidon plat et sobre circuit de chaîne. Mais l'image s'estompe rapidement. Le jeune homme se marie, l'histoire s'emballe et nous emporte sur un paquebot.

À l'arrivée, changement de décor. Un village provençal accroché à la proue d'une colline. Paysage superbe, campagne odorante et adorables petites routes qui serpentent à flanc de montagne. Mais, pour mieux dompter les reliefs, on me préfère un motocycle vrombissant. Mon univers se limite donc à un appentis, heureusement ouvert sur la garrigue. Des bouffées de parfum parviennent jusqu'à moi, des chants d'oiseaux, des

bruissements d'insectes. Par une lucarne poussiéreuse, quelques rayons de soleil se faufilent pour me réchauffer et, pendant de longues nuits, le Mistral me berce de ses sifflements prolongés.

Puis des cris d'enfants emplissent la maison. De minuscules mains me touchent, explorent mes roues. Un jour, un petit bonhomme escalade mon cadre et m'entraîne à toutes pédales avec de grands cris joyeux. Au début, il ne peut même pas s'asseoir sur la selle. Mais dès qu'il grandit, nous voilà partis pour de superbes balades.

C'est le début d'une période de bonheur. Je découvre la montagne et franchit mes premiers cols. Mon compagnon y parvient gaillardement, debout sur les pédales, avec l'ardeur sans mesure de la jeunesse. On m'offre même une cure de jouvence. J'en reviens, transformé, équipé pour la grande randonnée : guidon multiposition, double dérailleur et énormes sacoches. Ah, les voyages au long cours ! La fierté de porter seul, l'homme, son gîte et son couvert ! Cela vaut d'endurer des pluies glaciales ou même la rosée insidieuse du matin qui vous rouille sans tarder les articulations de chaîne.

Hélas, l'humain est versatile et je cède la place à un vélo neuf, plus léger et mieux équipé, qui aura désormais l'honneur de le conduire. Pour moi, c'est le retour à l'appentis, avec la

compagnie quotidienne d'un vieux bricoleur, le jeune homme de jadis.

Quelques années passent. Soudain, le silence. L'établi abandonné se couvre de poussière. Arrive l'heure des partages et des renoncements. On me fourre dans un camion. Toute une nuit de route et, au matin, les portes s'ouvrent sur un ciel gris et de grands immeubles ternes. Je n'en vois pas davantage ; on m'exile au plus profond d'une cave.

Certes je ne souffre pas, mais je ronge mon frein. Je suis fait pour l'air pur et les grands espaces, pas pour la vie dans les catacombes. Silence et obscurité seulement ponctués, de loin en loin, par d'étranges visites. De drôles de bruits, des odeurs suspectes et parfois des individus qui se servent. Je vois ainsi partir nombre de mes frères d'infortune. Protégé par mon allure vieillotte, quelques points de rouille et beaucoup de toiles d'araignée, j'échappe à toutes ces incursions. Se faire voler est peut être déplaisant, mais être négligé par les maraudeurs les plus miséreux est sans doute la pire des humiliations. Dans ces moments-là, je perçois le sens profond du mot oubliette.

Oublié, je le suis même complètement, lors d'un nouveau déménagement et ce n'est sans doute pas un hasard. Finalement, le concierge de l'immeuble me donne à un ami. Je traverse la banlieue, ligoté à l'arrière d'une voiture. Au fond

d'un garage, j'endure le voisinage peu ragoûtant de cette automobile qui, comme tous ses congénères, ne sait pas démarrer sans inonder les environs de ses flatuosités nauséabondes.

Mon nouveau maître appartient à cet âge intermédiaire où l'humain s'interroge sur le devenir incertain de sa silhouette. Son trouble existentiel se cristallise sur l'arrondi de sa bedaine qui l'empêche désormais de vérifier, d'un coup d'œil, si ses souliers sont poussiéreux. Il me confie à un homme de l'art, patient et doux, qui, du bout des doigts, me redonne belle allure. Je me sens rajeunir, j'ai des ailes !

Nous entamons alors quelques modestes balades. J'en suis tout émoustillé mais, hélas, il ne partage pas cette allégresse et abandonne bientôt.

C'est ainsi que, depuis le début du printemps, je visite un à un tous les vide-greniers de la région. À chaque retour infructueux, je perçois un agacement croissant et l'avenir paraît sombre. Le pire serait de finir dans une décharge ou même une déchetterie. Oh, je sais ! Certains vont me vanter les mérites du recyclage, me traiter d'égoïste peu soucieux du devenir de la planète. Mais franchement, m'imaginer compressé en un bloc de métal puis transformé en machine à laver ou pire en bagnole, je ne peux pas ! Combien de squelettes de bicyclettes faut-il

écrabouiller pour fabriquer un seul de ces engins polluants ? Alors, de grâce, laissez-nous, nous les vieux vélos ! Laissez-nous au fond des garages, des greniers et des caves. Un jour ou l'autre, on nous retrouvera, on nous donnera, on nous volera… et l'aventure continuera.

Car cet homo sapiens, responsable de tant de folies, est aussi capable du meilleur, lui qui a su concevoir de son esprit et créer de ses mains, la plus sobre, la plus efficace, la plus fidèle des montures. Une merveille d'équilibre qui peut permettre à des milliards d'humains de se déplacer, sans bruit et sans émanation, au seul prix d'un petit effort ô combien salutaire pour les plus sédentaires d'entre eux.

Daniel Rinaudou

Avril 2006